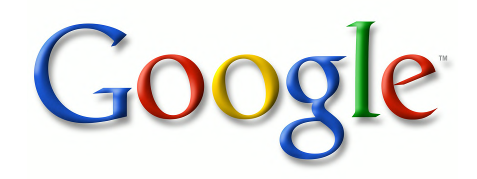
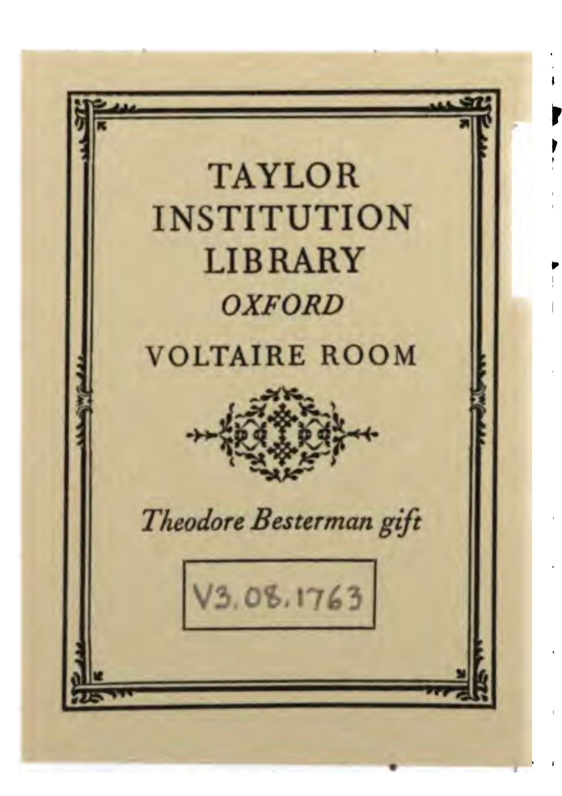




TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V3.08.1763



L'ORPHELIN
DE
LA CHINE,
TRAGÉDIE.

Par Mr. AROUET DE VOLTAIRE.

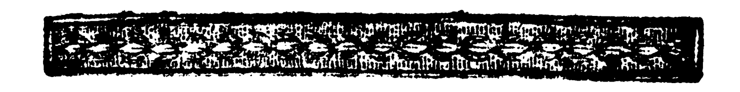
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françaiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LXIII.



ACTEURS.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR }
OSMAN } Guerriers Tartares.

ZAMTI, Mandarin Lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSÉLI attaché à Idamé.

ÉTAN, attaché à Zamti.

La Scène est dans un Palais des Mandarins, qui tient au Palais Impérial, dans la Ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.



L'ORPHELIN DE LA CHINE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.



SE peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce Palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'Univers sous ces Peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleur?

ASSÉLI.

Eh, qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune?
Qui de nous vers le Ciel n'éléve pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un pere, ou d'un fils?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,

Où le Roi déroboit à la publique vue
Ce peuple désarmé, de paisible mortels,
Interprétes des Loix, Ministres des Autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau foible & timide;
Dont n'a point aproché cette guerre homicide;
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le Vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes,
Le dernier coup aproche, & vient fraper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune ! ô pouvoir au-dessus de l'humain !
Chére & triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste Empire,
Et qui s'apesantit sur tout ce qui respire ?

ASSÉLI.

On nomme ce Tyran du nom de Roi des Rois:
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie;
Octar son Lieutenant, déja dans sa furie,
Porte au Palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des Maîtres nouveaux:
Cette Ville, autrefois Souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont apris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce Tyran de la Terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin se précipite,
Ce destructeur des Rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un Soldat, dans la poudre élevé,
Un Gerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un Ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste Ville,
Aux portes du Palais demander un azile.
Son nom est Témugin; c'est t'en aprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés ?
Quoi ! c'est ce fugitif, dont l'amour & l'hommage

A vos parens ſurpris parurent un outrage !
Lui qui traîne après lui tant de Rois ſes Suivans !
Dont le nom ſeul impoſe au reſte des vivans !

IDAMÉ.

C'eſt lui-même, Aſſéli : ſon ſuperbe courage,
Sa future grandeur brilloient ſur ſon viſage.
Tout ſembloit, je l'avoue, eſclave auprès de lui ;
Et lorſque de la Cour il mendioit l'apui,
Inconnu, fugitif, il ne parloit qu'en maître ;
Il m'aimoit, & mon cœur s'en aplaudit peut-être :
Peut-être qu'en ſecret je tirois vanité
D'adoucir ce Lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur ſauvage,
D'inſtruire à nos vertus ſon féroce courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos Citoyens.
Il eût ſervi l'Etat, qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la Terre.
De nos peuples jaloux tu connois la fierté ;
De nos Ars, de nos Loix l'auguſte antiquité ;
Une religion de tout tems épurée,
De cent ſiécles de gloire une ſuite avérée,
Tout nous interdiſoit, dans nos préventions,
Une indigne aliance avec les Nations.
Enfin un autre hymen, un plus ſaint nœud m'engage,
Le vertueux Zanti mérita mon ſuffrage.
Qui l'eût crû, dans ces tems de paix & de bonheur,
Qu'un Scyte mépriſé ſeroit notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'alarme, & qui me déſeſpére ;
J'ai refuſé ſa main ; je ſuis épouſe & mere :
Il ne pardonne pas : il ſe vit outrager,
Et l'Univers ſçait trop s'il aime à ſe venger.
Etrange deſtinée, & revers incroyable !
Eſt-il poſſible, ô Dieu ! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scyte expire ſans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on méne au trépas ?

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, raſſembloient une armée ;
Mais nous ne ſçavons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des deſtructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères ;
Si l'Empereur encore au Palais de ses Peres,
A trouvé quelque azile, ou quelque défenseur ;
Si la Reine est tombée aux mains de l'oppresseur ;
Si l'un & l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce denier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au Palais porte un pied téméraire.
Un ombre de respect pour son saint Ministére
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée,
Tant la Nature même en toute Nation
Grava l'Etre suprême & la Religion :
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche.
La crainte est dans mon cœur, & l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs . . . . .

SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSÉLI.

IDAMÉ.

EST-ce vous, époux infortuné ?
Notre sort sans retour est-il déterminé ?
Hélas ! qu'avez-vous tû ?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est comblé ; il n'est plus, cet Empire ;
Sous le glaive étranger j'ai vû tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu !
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les Législateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos Loix l'Univers fut instruit ?
La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.
J'ai vû de ces brigands la horde hyperborée,

Par des fleuves de ſang ſe frayant une entrée,
Sur les corps entaſſés de nos freres mourans,
Portant partout le glaive & les feux dévorans.
Ils pénétrent en foule à la demeure auguſte,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juſte,
D'un front majeſtueux attendoit le trépas;
La Reine évanouie étoit entre ſes bras.
De leurs nombreux enfans, ceux en qui le courage
Commençoit vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvoient mourir les armes à la main,
Etoient déja tombés ſous le fer inhumain.
Il reſtoit près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avoit que la foibleſſe & des pleurs pour défenſe.
On les voyoit encore autour de lui preſſés,
Tremblans à ſes genoux qu'ils tenoient embraſſés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'aproche en frémiſſant de ce malheureux pere;
Je vois ces vils humains, ces monſtres des déſerts,
A notre auguſte Maître oſant donner des fers,
Traîner dans ſon Palais d'une main ſanguinaire,
Le pere, les enfans, & leur mourante mere.
Le pillage & le meurtre environnoient ces lieux.
Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'apelle, il me dit, dans la langue ſacrée,
Du Conquérant Tartare & du peuple ignorée;
Conſerve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez ſi mes ſermens & mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle eſt la voix preſſante.
J'ai ſenti ranimer ma force languiſſante;
J'ai revolé vers vous. Les raviſſeurs ſanglans
Ont laiſſé le paſſage à mes pas chancelans;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proye,
Leur ſuperbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un Miniſtre des Cieux,
Ce ſimbole ſacré du grand Dieu que j'adore,
A la férocité puiſſe impoſer encore;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ſes profonds deſſeins,
Pour ſauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répendant un nuage,

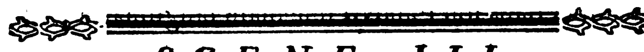
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il seroit tems encor de le sauver ;
Qu'il parte avec mon fils ; je les peux enlever.
Ne désespérons point, & préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Étan ait la conduite :
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste Univers ;
La terre a des déserts & des antres sauvages,
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aziles sacrés,
Eloignez des vainqueurs, & peut-être ignorés.
Allons, le tems est cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas ! le fils des Rois n'a pas même un azile !
J'attens les Coréens ; ils viendront, mais trop tard :
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sureté ce gage inviolable.



SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ÉTAN.

ZAMTI.

Etan, où courez-vous, interdit, consterné ?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes observés, la fuite est impossible ;
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux Peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leur voix dans cette Ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'Empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus ?

IDAMÉ.

O Cieux !

ÉTAN.

ÉTAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son épouse, ses fils sanglans & déchirés.....
O famille de Dieux sur la terre adorés!
Que vous dirai-je, hélas! Leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées;
Tandis que leurs sujets tramblans de murmurer
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les alfanges errantes
A genoux ont jetté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire & de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor:
On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls Lieutenans oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Consommer sa colere, & venger son injure.
Sa Nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes & des chars;
Ils se croiroient gênés dans cette ville immense.
De nos Arts, de nos Loix la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-tems admira l'Univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avois quelque espérance,
Je n'en ai plus. Les Cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur Maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés: le juste Ciel, peut-être,
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

O Ciel! prens ma défense.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Esclaves, écoutez; que votre obéïssance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos Rois;
C'est vous qui l'élevez: votre soin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De mettre sans tarder cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre: allez, qu'on m'aporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang & le carnage
Vont encore en ces lieux signaler son courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéïsse.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Où sommes-nous réduits? ô monstres! ô terreur!
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avoit point eu d'idée.
Vous ne répondez rien? Vos soupirs élancés
Au Ciel qui nous accable, en vain sont adressés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie!

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours?
Qu'importent vos sermens, vos stériles tendresses?
Etes-vous en état de tenir vos promesses?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ! Ciel ! Eh quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes Rois les jours sacrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes ;
Et si je n'étois mere, & si dans mes allarmes,
Le Ciel me permettoit d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais, mourons ; & lorsque tout succombe
Sous les pas de nos Rois, descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourroit redouter & refuser la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, & marche au devant d'elle ;
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets ?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent ;
Mon cœur répond au votre, il sent tous vos tourmens,
Mais que résolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes sermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prieres, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCENE VI.

ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

SEigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'Etat, que sa mort peut sauver ;
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Oui.... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnois-tu ce Dieu de la Terre & des Cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçoient nos ancêtres,

Méconnu par le Bonze, insulté par nos Maîtres ?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul apui ;
Je pleure la patrie, & n'espére qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conservera dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts & les Loix de l'Empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te prescrire.

ETAN.

Je le jure ; & je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,
Si trahissant vos vœux, & démentant mon zéle,
Ou ma bouche, ou ma main vous étoit infidéle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas ! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles !

ZAMTI.

On a porté l'arrêt, rien ne peut le changer !

ETAN.

On presse, & cet enfant qui vous est étranger....

ZAMTI.

Etranger ? Lui, mon Roi !

ETAN.

Notre Roi fut son pere ;
Je le sai, j'en frémis : parlez, que dois-je faire ?

ZAMTI.

On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'azile ;
Tu n'est point observé ; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par nos ayeux.
Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée
Ce tendre rejetton d'une tige adorée.

Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leur terreur.
Il peut sauver mon Roi. Je prens sur moi le reste.

ETAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai dequoi satisfaire à sa férocité.

ETAN.

Vous, Seigneur!

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique!

ETAN.

Eh bien!

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ETAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au Roi que tu dois conserver.
Prens mon fils..... que son sang.... je ne puis achever

ETAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, & surtout ma foiblesse.
N'opose aucun obstacle à cet ordre sacré;
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire!
J'admire avec horreur ce dessein généreux;
Mais si mon amitié.....

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis pere; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fait taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

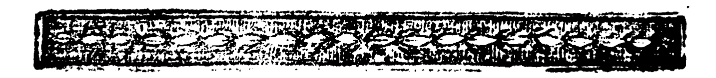
Laiſſe-moi par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI *ſeul.*

J'Ai fait taire le ſang! Ah trop malheureux pere!
J'entens trop cette voix ſi fatale, & ſi chere.
Ciel, impoſe ſilence au cris de ma douleur.
Mon épouſe, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la bleſſure.
L'homme eſt trop foible, hélas! pour dompter la nature.
Que peut-il par lui-même? Acheve, ſoutiens-moi;
Affermis la vertu prête à tomber ſans toi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI *ſeul.*

ETan auprès de moi tarde trop à ſe rendre.
Il faut que je lui parle, & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de ſon fatal retour.
O mon fils, mon cher fils, as-tu perdu le jour?
Aura-t'on conſommé ce fatal ſacrifice?
Je n'ai pu de ma main te conduire au ſuplice;
Je n'en eus pas la force. En ai je aſſez au moins
Pour aprendre l'effet de mes funeſtes ſoins?
En ai-je encore aſſez pour cacher mes alarmes?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

Viens, ami.... Je t'entends.... je ſçai tout par tes
larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête; parle-moi
De l'eſpoir de l'Empire, & du fils de mon Roi;
Eſt-il en ſureté?

ETAN.

Les tombeaux de ſes Peres
Cachent à nos Tyrans ſa vie & ſes miſeres.
Il vous devra des jours pour ſouffrir commencés,
Préſent fatal peut-être.

ZAMTI.

Il vit: c'eſt eſt aſſez.
O vous, à qui je rends ces ſervices fidelles,
O mes Rois! pardonnez mes larmes paternelles.

ETAN.

Oſez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, & ma calamité?
Et comment déſormais ſoutenir les aproches,
Le déſeſpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mere en fureur?
Encor ſi nous pouvions prolonger ſon erreur?

ETAN.

On a ravi ſon fils dans ſa fatale abſence:
A nos cruels vainqueurs on conduit ſon enfance,
Et ſoudain j'ai volé pour donner mon ſecours
Au fatal Orphelin, dont on pourſuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Etan, ſi tu pouvois lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire;
Que j'ai caché mon fils, qu'il eſt en ſureté.

Impoſons quelque tems à ſa crédulité.
Hélas ! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle !
On l'aime ; & les humains ſont malheureux par elle.
Allons.... Ciel ! elle-même aproche de ces lieux ;
La douleur & la mort ſon peintes dans ſes yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ

IDAMÉ.

QU'ai-je vû ? Qu'a-t'on fait ? Barbare, eſt-il poſſible ?
L'avez-vous commandé, ce ſacrifice horrible ?
Non je ne puis le croire, & le Ciel irrité
N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté ;
Non, vous ne ſerez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi :
Mais avec moi ſongez à ſauver votre Roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle eſt notre miſere
Vous êtes citoyenne avant que d'être mere.

IDAMÉ.

Quoi ! ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir ?

ZAMTI.

Elle n'en a que trop ; mais moins que mon devoir :
Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connois plus cette horrible vertu.
J'ai vû nos murs en cendre, & ce Trône abattu ;
J'ai pleuré de nos Rois les diſgraces affreuſes ;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuſes,
Veux-tu, de ton épouſe avançant le trépas,

Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces Rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre?
A ces Dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
Hélas! grands & petits, & sujets, & Monarques,
Distingués un moment, par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur:
Sa peine lui suffit, & dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu! si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté?
Auprès du fils des Rois si j'étois demeurée;
Le victime aux bourreaux alloit être livrée;
Je cessais d'être mere; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeoit au tombeau.
Graces à mon amour, inquiéte, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rapellée;
J'ai vû porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle!
J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssoient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils & de la mere,
Et j'ose dire encor, de son malheureux pere.

ZAMTI.

Quoi! mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends graces au Ciel;
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Répens-toi.

ZAMTI.

Dieu des Cieux, pardonnez cette joie
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie!
O ma chere Idamé, ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,

Nos Tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De Soldats entourés, nous n'avons plus d'aziles;
Et mon fils qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas! .... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crains mon désespoir,
Crains sa mere.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le votre, abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides,
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.
Comblez-en les horreurs, trahissez à la fois
Et le Ciel, & l'Empire, & le sang de vos Rois.

IDAMÉ.

De mes Rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
Va, le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous,
Que ces noms si sacrés & de pere & d'époux.
La Nature & l'hymen, voilà les loix premieres,
Les devoirs, les liens des Nations entieres:
Ces Loix viennent des Dieux; le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des Souverains;
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide:
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achetent point ses jours.
Loin de l'abandonner, je vole à son secours.
Je prens pitié de lui; prens pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mere qui t'aime.

Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
O pere infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton Maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc:
Et ne résiste point au cri terrible & tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre!

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop foible épouse, hélas, si vous pouviez connoître!...

IDAMÉ.

Je suis foible, oui, pardonne; une mere doit l'être.
Je n'aurai pas de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils sacrifier la mere,
Je suis prête: Idamé ne se plaindra de rien,
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, jen crois ta vertu.



SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre!
Soldats, suivez leurs pas, & me répondez d'eux:
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez: votre Empereur en ces lieux va paroitre.
Aportez la victime aux pieds de votre Maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre Empereur : ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en aprocher.



SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN,
Troupes de Guerriers.

GENGIS.

ON a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, & j'aporte la paix.
La mort du fils des Rois suffit à ma vengeance:
Etouffons dans son sang la fatale sémence
Des complots éternels & des rebellions,
Qu'un fantôme de Prince inspire aux Nations.
Sa famille est éteinte, il vit; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des Rois, mes sujets doivent vivre.
Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des Arts consacrés par les tems,
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces Archives de Loix, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous destine à porter mes Drapeaux
Aux lieux où le Soleil renaît du sein des eaux.

A un de ses suivans.

Vous dans l'onde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidéle interpréte;
Tandis qu'en Occident je fais voler mon fils

Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien! pouvois-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?
Je foule aux pieds ce Thrône; & je regne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce Palais, cette superbe Ville,
Où, caché dans la foule, & cherchant un azile,
J'essuyai les mépris, qu'à labri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignoit un Scythe; & la honte & l'outrage
De mes voeux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre-humain.

OCTAR.

Quoi! dans ce haut dégré de gloire & de puissance;
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affrons attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de foiblesse & d'erreur:
Je crus trouver ici le repos de mon coeur.
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne:
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi:
Mais au moins je voudrois qu'elle connût son Roi.
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pû partager;
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, étoit accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas,
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici on nomme amour:
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée
Fit une impression que j'avois ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjuge nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageoient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux:
La tranquille Idamé le portait en ses yeux:
Ses paroles, ses traits respiroient l'art de plaire:
Je rends grace au refus qui nourrit ma colere;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable & souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entiere
Se doit aux grands objets de ma vaste carriere.
J'ai subjugué le monde, & j'aurois soupiré!
Ce trait injurieux dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier: je ne veux point la voir:
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.



SCENE VII,

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

LA victime, Seigneur, alloit être égorgée :
Une garde autour d'elle étoit déja rangée.
Mais un événement, que je n'attendois pas,
Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinés.
C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux, qui parle & qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout sembloit annoncer, par ce grand caractére,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mere.
Cependant son époux devant nous apellé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé ;
Mais sombre & recueilli dans sa douleur funeste,
De nos Rois, a-t'il dit, voilà ce qui nous reste ;
Frapez ; voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Long-tems sans mouvement, sans couleur & sans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreurs appésantis,
Dés qu'elle a pû parler a reclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sinceres ;
On ne versa jamais de larmes plus ameres.
On doute, on examine, & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice,
Et qui m'a pu tromper est sûr de son suplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le sang recommence à couler ?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de ſon Maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoute au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la Nature;
Et ſa douleur ſi vraie ajoute à l'impoſture.
Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces Lettrés que reſpectoit l'Aſie,
Qui trop énorgueillis du faſte de leurs Loix,
Sur leur vain Tribunal oſoient braver cent Rois.
Leur foule eſt innombrable; ils ſont tous dans les chaînes;
Ils connoîtront enfin des Loix plus ſouveraines.
Zamti, c'eſt-là le nom de cet eſclave altier,
Qui veilloit ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

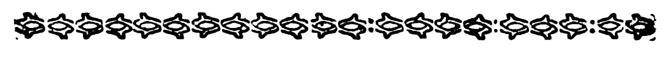
GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers ſurtout, à leur poſte fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte: on parle de ſurpriſe;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe;
Vers les rives du fleuve on a vû des Soldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la Terre.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

GENGIS, OSMAN.
Troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure?
Ce fantôme de Prince à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mistére:
A l'aspect des tourmens ce Mandarin sévére
Persiste en sa réponse avec tranquilité.
Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes:
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étoient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frapa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? Cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jetter.
Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter;
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ses cruautés j'espére en sa clémence;
Puisqu'il est tout-puissant il sera généreux;
Pourroit-il rebuter les pleurs des malheureux?
C'est ainsi qu'elle parle; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mistére enfin je dois être éclairci.
(à sa suite.)
Oui qu'elle vienne; allez, & qu'on l'amene ici.

Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un Conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidéles,
Et mon cœur dès long-tems s'est affermi contr'elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je! est-il possible! ô Ciel, ô destinée!
Ne me trompai-je point? est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé; c'est elle, & mes sens.....



SCENE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, Gardes.

IDAMÉ.

Ah Seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez-vous; sortez de cet effroi pressant....
Ma surprise, Madame, est égale à la votre....
Le destin qui fait tout nous trompa l'un & l'autre.
Les tems sont bien changés: mais si l'ordre des Cieux,
D'un habitant du Nord, méprisable à vos yeux,
A fait un Conquérant, sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous; votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon Trône, au destin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etat me demande sa vie.

Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prens sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t'on m'oposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misére.

GENGIS.

Vous sçavez si je dois hair ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, sa grace est prononcée.

GENGIS.

Sa grace est dans vos mains : ma gloire est offensée,
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili ;
En un mot vous sçavez jusqu'où je suis trahi ;
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande,
Vous êtes dès long-tems instruite à m'outrager ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux ! ... ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
Qui sous ses loix, Madame, a pû vous captiver ?
Quel est cet insolent qui pense me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidéle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son Dieu, son Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui ? ... lui ? ... mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds ?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eût entraîné vos pas pour le malheur du monde

GENGIS.

J'entens, depuis le jour que je fus outragé ;
Depuis que de vous deux je dûs être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, (*d'un côté*) IDAMÉ, ZAMTI, (*de l'autre*) Gardes.

GENGIS.

PArle ; as-tu ſatisfait à ma loi ſouveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur ?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir ; c'en eſt fait, oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu ſais ſi je punis la fraude & l'inſolence ;
Tu ſais que rien n'échape aux coups de ma vengeance ;
Que ſi le fils des Rois par toi m'eſt enlevé,
Malgré ton impoſture il ſera retrouvé,
Que ſon trépas certain va ſuivre ton ſuplice:

à ſes Gardes.

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on ſaiſiſſe
L'enfant que cet eſclave a remis en vos mains.
Frapez.

ZAMTI.

Malheureux pere !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
Ah, Seigneur, eſt-ce ainſi que la pitié vous preſſe ?
Eſt-ce ainſi qu'un vainqueur fait tenir ſa promeſſe ?

GENGIS.

Eſt-ce ainſi qu'on m'abuſe, & qu'on croit me jouer ?
C'en eſt trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous ſur l'heure,
Inſtruiſez-moi de tout ; répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Et bien, mon fils l'emporte; & si dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frapez ce triste cœur qui céde à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste Maître,
Qui sans vos seuls exploits n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivoient votre victoire,
Assez de cruautés ternissoient tant de gloire.
Dans les fleuves de sang tant d'innocens plongés,
L'Empereur & sa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tout côtés dévastant cet Empire,
Tous ces champs de carnage auroient dû vous suffire.
Un Barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurois dû garder;
Ce fils de tant de Rois, notre unique esperance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, & n'a point hésité.
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchiroit son ame partagée;
Il imposoit silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacifice affreux.
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévére.
Je devais l'imiter; mais enfin je suis mere.
Mon ame est au-dessous d'un si cruel effort.
Je n'ai pû de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paroître,
Une mere aisément pouvoit se reconnoître.
Voyez de cet enfant le pere confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le sang de mes Rois.
Digne époux, digne objet de toute ma tendresse,

La pitié maternelle est ma seule faiblesse ;
Mon sort suivra le tien, je meurs si tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné ; je n'ai plus à me plaindre ;
Pour le sang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre ;
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas ;
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes,
La souveraine voix de mes Maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi.
Si j'étois ton sujet, je te serois fidéle.
Arrache-moi la vie, & respecte mon zéle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pû te l'immoler ;
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler ?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah ! daignez....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel ! qui m'auroit dit que j'aurois par vos coups
Perdu mon Empereur, mon fils & mon époux ?
Quoi ! votre ame jamais ne peut être amolie !

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher ?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

IDAMÉ.

Ah ! je l'avois prévu ; je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé, si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvoit encore entrer ;
Vous sentez quels affronts il faudroit réparer.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'Où vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel Dieu parloit en elle & prenoit sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore:
Il me faut un ami; je n'en eus point encore;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler;
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire apui du Trône d'un vainqueur,
Frape sans intervalle un coup sûr & rapide.
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le tems raméne l'ordre & la tranquilité;
Le peuple se façonne à la docilité:
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur & qu'on r'ouvre le flanc,
Que les jours renaissans raméne le carnage,
Le désespoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant lus dangereux qu'ils étoient plus soumis.

GENGIS.

Quoi! c'est cette Idamé! quoi! c'est-là cette esclave!
Quoi! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié,

Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle
Fut d'un feu passager la légere étincelle.
Ses imprudens refus, la colére, & le tems,
En ont éteint dans vous les restes languissans.
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable;
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS.

Il en sera puni, je le dois, je le veux:
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre!
Un esclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puissant, & n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juste Ciel! à ce point mon cœur seroit changé!
C'est ici que ce cœur connoîtroit les allarmes,
Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes soupirs honteux!
Moi rival d'un esclave, & d'un esclave heureux!
Je souffre qu'il respire, & cependant on l'aime;
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même:
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime? Est-ce moi qui soupire?
Qu'est-ce donc que l'amour? A-t'il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos loix
Mes chars & mes coursiers, mes fléches, mon carquois,
Voilà mes passions, & ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connois seulement la victoire & nos mœurs;
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangére,
Dément votre fortune & votre caractére.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus?

GENGIS.

Qui connoît mieux que moi jusqu'où va ma puissance?

Je puis, je le sçai trop, user de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné;
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire; Idamé prit sur moi
Un secret assendant, qui m'imposoit la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne.
J'en étois indigné; son ame eut sur la mienne,
Et sur mon caractére, & sur ma volonté,
Un empire plus sûr & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent Rois détrônés, accablés de ma gloire:
Voilà ce qui tantôt excitoit mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême,
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

EH bien, que résoud-elle? Et que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'azile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras;
Il soutient sa constance, il l'exhorte au suplice;
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.

Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! rassurez son ame, & faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son Maître.
C'en est assez, volez.



SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des Rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance?

GENGIS.

Qu'on respecte Idamé. Cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi.
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son suplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute.

OCTAR.

Seigneur, avez-vous pu penser
Qu'à de tels sentimens il puisse s'abaisser
Voulez-vous enhardir son audace funeste?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive: ordonne tout le reste.
Allons.

OCTAR.

Qu'allez-vous faire? Eh! quel est votre espoir?

GENGIS.

De lui parler encor, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir : tu vois ma foiblesse nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, *Troupe de Guerriers Tartares.*

AInsi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais!
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchois Idamé : je ne vois près de moi
Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.
(*A sa suite.*)
Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre :
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux ;
Et, sa tête à la main, je marcherai contr'eux.
Pour la derniere fois que Zamti m'obéisse ;
J'ai trop de cet enfant différé le suplice.
(*Il reste seul.*)
Allez. Ces soins cruels à mon sort attachés
Gênent trop mes esprits, d'un autre soin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;

Que tout péſe à mon cœur en ſecret tourmenté !
Ah! je fus plus heureux dans mon obſcurité !

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien, avez-vous vû ce Mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul reſpect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il falloit immoler.
D'un œil d'indifférence il a vû le ſuplice ;
Il répéte les noms de devoir, de juſtice ;
Il brave la victoire : on diroit que ſa voix
Du haut d'un Tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui ſon épouſe rébelle.
Ne vous abaiſſez point à ſoupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proſcrit,
Qui vous oſe braver quand la Terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma ſurpriſe.
Quels ſont donc ces humains que mon bonheur maîtriſe ?
Quels ſont ces ſentimens qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, & ne ſoupçonnions pas ?
A ſon Roi, qui n'eſt plus, immolant la nature,
L'un voit périr ſon fils ſans crainte & ſans murmure ;
L'autre pour ſon époux eſt prête à s'immoler :
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? ſi j'arrête une vûe attentive
Sur cette Nation déſolée & captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.
Je vois que ſes travaux ont inſtruit l'Univers ;
Je vois un peuple antique, induſtrieux, immenſe ;
Ses Rois ſur la ſageſſe ont fondé leur puiſſance ;

De leurs voisins soumis heureux Législateurs,
Gouvernant sans conquête, & regnant par les meurs.
Le Ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos Arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire:
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus,
Et vainqueur, je voudrois égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la foiblesse ?
Quel mérite ont des Ars, enfans de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort ?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout céde sur la Terre aux travaux, au courage:
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sai quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougissent:
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent:
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'Etat.
Excusez un Tartare, excusez un Soldat
Blanchi sous le harnois & dans votre service,
Qui ne peut suporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.

De ton zéle hardi reprime la rudesse.
Je veux que mes Sujets respectent ma faiblesse.

SCENE III.

GENGIS *seul.*

A Mon sort à la fin je ne puis résister.
Le Ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?
J'ai fait des malheureux, & je le suis moi-même ;
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t'il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame opressée ?
Tant d'Etats subjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur lassé de tout demandoit une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le Trône du monde.
Par ces tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois auprès de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés & d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour la Cour :
Je les prends en horreur, en connoissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite ;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... C'est elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Q Uoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi ?
Ah, Seigneur, épargnez une femme, une mere.
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misere ?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner;
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner.
J'ai déja suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des Cieux,
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un Maître;
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jetté.
Vous m'entendez : je régne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes loix est permis,
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le Trône a quelques charmes;
Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat & de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage, sans doute, a dequoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des Trônes mis en cendre,
Le destructeur des Rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée :
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Temugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que j'en dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le céle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le peux, reprendre mes esprits;
Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du tems & de la vie obscure
Où le Ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des Nations n'étoit que Témugin;

L'Univers n'étoit pas, Seigneur, en votre main ;
Elle étoit pure alors, & me fut présentée :
Aprenez qu'en ce tems je l'aurois acceptée.

GENGIS.

Ciel ! que m'avez-vous dit ? ô Ciel ! vous m'aimeriez ?
Vous ?

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me présentiez,
N'auroient point révolté mon ame assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie,
N'avoient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir ;
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout tems, à tout âge.
Cet Empire détruit, qui dût être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens ; & s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi ! vous m'auriez aimé ?

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître
Que ce seroit encore une raison de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le Ciel même ;
Mon époux m'est sacré ; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfére à vous, au Trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point couté.
Je remplis mon devoir & je me rends justice ;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés ;
Et puis qu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,

Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il seroit moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentimens, Madame, il faut les suivre;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable; & si dans les tourmens
La douleur égarait ses nobles sentimens;
Si son ame vaincue avait quelque molesse,
Mon devoir & ma foi soutiendraient sa faiblesse;
De son cœur chancelant je deviendrais l'apui,
En attestant des nœuds deshonnorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux! est-il croyable?
Quoi! lors qu'envers vous-même il s'est rendu coupable,
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort?

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révére;
Il pensait en Héros, je n'agissais qu'en mere;
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais aussi tout m'outrage;
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi; sachez que malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sai qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les Loix vivent encore; & l'emportent sur vous

GENGIS.

Les Loix! il n'en est plus: quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée?
Il n'est ici de loix que celles de mon cœur,
Celles d'un Souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les Loix que vous suivez m'ont été trop fatales.

Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois aussi malgré vos cruautés,)
Quand tout nous unissait, vos loix, que je dtéeste,
Ordonnerent ma honte, & votre hymen funeste.
Je les anéantis; je parle, c'est assez;
Imitez l'Univers, Madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austéres,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés; & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vous:
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un Maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

IL me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
O pur sang de mes Rois! ô moitié de ma vie!
Cher époux! dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah! reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus attache le Ciel même;
Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raison qu'il lisait dans vos yeux.
Un seul mot quelquefois désarme la colére.
Que ne pouvez-vous point, puisque vous sçavez plaire?

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
Dans nos calamités, le Ciel, qui vous seconde,
Veut vous oposer seule à ce Tyran du monde.

Vous avez vû tantôt ſon courage irrité
Se dépouiller pour vous de ſa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant reſpire après l'avoir bravé;
A ſon épouſe encore il n'eſt point enlevé;
On vous reſpecte en lui; ce vainqueur ſanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire;
Enfin ſouvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il ſentit le premier le pouvoir de vos yeux;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAMÉ.

Arrête; il ne l'eſt plus; y penſer eſt un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

AH! dans ton infortune, & dans mon déſeſpoir,
Suis-je encor ton épouſe, & peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut: du Tyran tel eſt l'ordre funeſte;
Je dois à ſes fureurs ce moment qui me reſte.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce Tyran daigne enfin
Sauver tes triſtes jours & ceux de l'Orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infortune.
Un citoyen n'eſt rien dans la perte commune:
Il ſe doit oublier. Idamé, ſouviens-toi
Que mon devoir unique eſt de ſauver mon Roi;
Nous lui devions nos jours, nos ſervices, notre être,
Tout juſqu'au ſang d'un fils qui nâquit pour ſon Maître;
Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aziles ſombres,
Où des Rois ſes ayeux on révére les ombres;

La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le Prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zéle.
Étan de son salut, ce ministre fidéle,
Étan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'Orphelin restes dans l'univers.
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.
Remplissons de nos Rois les ordres absolus.
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, va fléchir un Tartare.
Passe sur mon tombeau dans les bras du Barbare.
Je commence à sentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet Usurpateur.
Mais mon Roi le demande; il le faut, & j'expie
Par mon juste trépas ce sacrifice impie.
Epouse le Tyran sous cet auspice affreux;
Tu serviras de mere à ton Roi malheureux.
Régne, que ton Roi vive, & que ton époux meure.
Régne, dis-je, à ce prix: Oui je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.
Me connois-tu? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton sang?
Penses-tu que je sois moins épouse que mere?
Tu t'abuse, cruel, & ta vertu sévére
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils & plus envers moi-même;
Ne te souvient il plus qui je suis, & qui t'aime?
Crois-moi: le juste Ciel daigne mieux m'inspirer;
Je puis sauver mon Roi sans nous deshonorer.
Soit amour, soit mépris, le Tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance.
Dans ces remparts fumans & de sang abreuvés,
Je suis libre, & mes pas ne sont point observés.
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage
Non loin de ces tombeaux, ou ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux sacrés je sçais tout les chemins;

Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un Dieu qui combat avec eux.
Tu mourras, je le sçai; mais tout couvert de gloire,
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

O Dieu qui l'inspirez, que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule a mérité que les Cieux attendris
Daignent sauver par toi ton Prince & ton païs.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

Quoi! rien n'a résisté! tout a fui sans retour!
Quoi! je vous vois deux fois sa captive en un jour!
Fallait-il affronter ce Conquérant sauvage?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu!
Que pouviez-vous hélas!

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû;
J'ai lutté vainement contre ma destinée;
Aux fers de mon Tyran le Ciel m'a ramenée;
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, & meurt presque en naissant:
Votre époux avec lui termine sa carriere.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit son heure derniere.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contr'eux,
C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait apeller,
Pour jouir de mon trouble & pour mieux m'accabler;
Ses regards inspiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes Rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jettée au-devant d'eux.
Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée;
Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux;
Il est sorti pensif, & rentré furieux;
Et s'adressant aux siens d'une voix opressée,
Il leur criait vengeance, & changeait de pensée;
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste;
L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grace, & tout est pardonné.

IDAME'.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah! si tu l'avais vû redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

ASSÉLI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs?
Ce lion subjugué qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est tems d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSÉLI.

Ah! que résolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le Ciel en colére,
De ceux qu'il persécute a comblé la misére,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi, mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse.
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altiére,
Environné de Rois, couchés dans la poussiere,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévére
Cet enfant innocent dont il aime la mere.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend:
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t'il ma cendre après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en serai-je oprimée?
Poursuivra-t'il mon fils?

SCENE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez;
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.

(*à sa suite.*)

Veillez sur ces enfans : Et vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.
(*à Asséli.*)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je céde à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un Maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hazarde une priere vaine.
La victoire est chez vous implacable, inhumaine ;
Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand mon Maître a parlé, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques Rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs Loix.
D'autres tems, d'autres mœurs: ici régnent les armes ;
Nous ne connaissons point les prieres, les larmes.
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.

SCENE III.

IDAMÉ, *seule.*

DIeu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage.
Versez du haut des Cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS-KAN, IDAMÉ.

GENGIS.

NOn, je n'ai point aſſez déployé ma colére,
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,
Aſſez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime;
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, & que je dûs hair;
Vous qui me trahiſſiez & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne puniſſez que moi; c'eſt la grace derniere
Que j'oſe demander à la main meurtriere
Dont j'eſperais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon ſang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à ſon devoir fidelle;
Finiſſez ſes tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle:
Les miens ſon plus affreux: je les veux terminer.
Je viens pour vous punir: je puis tout pardonner.
Moi pardonner?.... à vous!..... non, craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des Rois, le votre en ma puiſſance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il oſe être rebelle.
Mille morts puniſſaient ſa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en ſuis indigné.
Oui, juſqu'à ce moment le traître eſt épargné;
Mais je ne prétends plus ſuplier ma captive:
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à préſent votre cœur obſtiné:
Il n'eſt plus votre époux puis qu'il eſt condamné.
Il a péri pour vous: votre chaîne odieuſe

Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez, & je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais sur sa cendre,
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre.
Mais sçachez qu'un Barbare, un Scythe, un destructeur,
A quelques sentimens dignes de votre cœur.
Le destin croyez-moi, nous devait l'un à l'autre;
Et mon ame a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen, & dans le même tems
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée;
Du rejetton des Rois l'enfance condamnée,
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher;
Les honneurs les plus hauts tous prêts à le chercher;
Le destin de son fils, le votre, le mien même:
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse,
Que déja mon courroux reproche à ma tendresse:
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour; tremblez de mes bienfaits;
Mon ame à la vengeance est trop accoûtumée;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez: je menace encore en soupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend.
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet Empire:
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire;
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une & l'autre aujourd'hui serait trop condamnable;
Votre haine est injuste, & votre amour coupable.
Cet amour est indigne & de vous & de moi,
Vous me devez justice, & si vous êtes Roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même;
Je suis loin de braver votre grandeur suprême;
Je la rapelle en vous lorsque vous l'oubliez,

Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez; & déja je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus; & mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en est fait, & c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le suis; j'allais cesser de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un Maître;
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Et bien, je tombe aux pieds de ce Maître sévére.
Le Ciel l'a fait mon Roi: Seigneur, je le revére;
Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
Levez-vous: je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre?
Que voulez-vous? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous!

IDAMÉ.

Ecoutez ma priere.
Cet entretien sera ma ressource derniere.
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter.
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue,

N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal
De me déſobeir, & d'être mon rival.
Il m'enleva ſon Prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes ! Sa grace eſt encore accordée.
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive ſon ſort ;
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort.
Oui, j'y conſens. Octar, veillez à cette porte.
Vous ; ſuivez-moi. Quel ſoin m'abaiſſe & me
transporte !
Faut-il encore aimer ? Eſt-ce là mon deſtin ?

(Il ſort.)

IDAMÉ *ſeule.*

Je renais, & je ſens s'affermir dans mon ſein,
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ

IDAMÉ.

O Toi, qui me tiens lieu de ce Ciel que j'implore,
Mortel plus reſpectable, & plus grand à mes
yeux
Que tous ces Conquérans dont l'homme a fait des
Dieux ;
L'horreur de nos deſtins ne t'eſt que trop connue ;
La meſure eſt comblée, & notre heure eſt venue.

ZAMTI.

Je le ſçai.

IDAMÉ.

C'eſt en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux Rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penſer, l'eſpérance eſt perdue.
De tes devoirs ſacrés tu remplis l'étendue.
e mourrai conſolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils ?
Pardonne encor ce mot à mes ſens attendris :

Pardonne à ces soupirs ; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos Rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage;
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à respirer encor le Ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute: & j'attendais les ordres du Barbare:
Ils ont tardé long-tems.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi.
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi?
Les tauraux aux Autels tombent en sacrifice;
Les criminels tremblans sont traînés au suplice;
Les mortels généreux disposent de leur sort:
Pourquoi des mains d'un Maître attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voisins altiers imitons la constance,
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japponnais n'attend pas qu'au cercueil
Un Despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enseigné ces braves Insulaires:
Aprenons d'eux enfin des vertus nécessaires;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'aprouve; & je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des Loix.
J'avais déja conçu tes desseins magnanimes;
Mais seuls & désarmés, esclaves & victimes,
Courbés sous nos Tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ (*en tirant un poignard.*)

Tiens, sois libre avec moi; frape & délivre-nous.....

ZAMTI.

Ciel!

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on deshonore.

J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouse fidelle;
Tout couvert de mon sang, tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux;
Que le Tyran le voie, & qu'il en soit jaloux;

ZAMTI.

Grace au Ciel jusqu'au bout ta vertu persévere.
Voilà de ton amour la marque la plus chere.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ (*en lui donnant le poignard.*)

Tiens, commence par moi : tu le dois, tu balance!

ZAMTI.

Je ne puis!

IDAMÉ.

Je le vœux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.
Frape, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ (*lui saisissant le bras.*)

Frape, dis-je....

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI,
GARDES.

GENGIS *accompagné de ses Gardes, & désarmant Zamti.*

ARrêtez.
Arrêtez, malheureux! O Ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misére ?
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

GENGIS.

Oui.... Dieu, Maître des Rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi, qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de Rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits!
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore,
Dans un cœur qui m'aima, dans un cœur que j'adore;
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous aprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétens-tu nous dire ?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté ?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'aprendre.
Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vû.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu;
Je rougis sur le Trône où ma mis la victoire
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai sçû me signaler:
Vous m'avez avili, je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même:
Je l'aprends: je vous dois cette gloire suprême.
Jouissez de l'honneur d'avoir pû me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais disposer;
Je vous remets ce droit dont j'allais abuser.

Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misére,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de pere.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un Conquérant, vous m'avez fait un Roi.

(à Zamti.)

Soyez ici des Loix l'interpréte suprême ;
Rendez leur ministere aussi saint que vous-même ;
Enseignez la raison, la justice, & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouverne les vainqueurs.
Que la sagesse régne & préside au courage.
Triomphez de la force, elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
Se soumet à vos loix les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? Hélas ! puis-je vous croire ?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire ?
Ah ! vous ferez aimer votre joug au vaincus.

IDAMÉ.

Qui peut vous inspirer ce dessein ?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier la Tragédie de l'*Orphelin de la Chine*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 19. Septembre 1755.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

